***Culture et culture algérienne***

**1. La culture :**

Dans le langage courant, la culture évoque un ensemble de connaissances, plus au moins indispensables à la vie en société, telles que la musique, la littérature, les connaissances scientifiques etc. En ce sens, on parle de « culture savante » ( Beitone et all., 2020, p. 199).

Le mot *cultura* apparaît à la fin du XI° siècle. Il désigne notamment une pièce de terre travaillée pour produire des végétaux et devient synonyme d’agriculture (culture vivrière, culture fourragère, polyculture). Au milieu du du XVI siècle, le sens figuré de la culture de l’esprit commence à être employé par les humanistes de la Renaissance. C’est au XVIII siècle que la culture en sciences, lettres et arts devient un symbole de la philosophie des Lumières ; Hobbes désignait déjà par « culture » le travail de l’éducation de l’esprit, durant l’enfance en particulier. L’homme cultivé à du goût et du jugement, du raffinement et des bonnes manières (Bénéton 1975, Valade 1992a). Au XIX siècle, le mot « culture » (Kultur en allemand) à pour synonyme « civilisation » (terme préféré par le Français). Mais tandis que Edward Burnett Taylor (1871) définit la culture « ce tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances religieuses, l’art, la morale, les coutumes et toutes les autres capacités et habitudes que l’homme acquiert en tant que membre d’une société », l’anthropologie culturelle américaine, une soixantaine d’années plus tard, insiste sur le développement matériel et technique et sur la transmission du patrimoine social. Selon les culturalistes, la culture, en tant que mode de vie d’un peuple, est une acquisition humaine, relativement stable, mais aussi sujette à changements continus qui détermine les cours de nos vies sans s’imposer à notre pensée consciente.

L’usage moderne du terme renvoie aux modèles et mode de communication d’un savoir et de valeurs répandus dans une société hiérarchisée (culture populaire, culture d’élite) et par certains canaux de diffusion : la culture de masse transmise par les médias s’adresse au vaste public. Par culture politique, on entend un système de valeurs, de croyances et de comportements politiques partagés par la majorité des membres d’une collectivité nationale. Dans le discours du management des années 80, la notion de culture d’entreprise se répond (Boudon et al., 2005 , pp. 53-54).

**2. Les sous-cultures :**

À la différence des sociétés primitives relativement homogènes, les sociétés modernes sont caractérisées par une grande division du travail et donc, par l’existence de classes sociales ayant des pratiques sociales différentes. Les sociologues culturalistes ont développé le concept de « sous-culture » pour rendre compte de cette diversité, une sous-culture étant une culture particulière d’un groupe social à l’intérieur d’une société. Une sous-culture se distingue de la culture globale par des normes sociales spécifiques (ici des normes relatives à l’activité économique) et par une hiérarchie et une interprétation spécifique des valeurs. Différente de la culture globale, la sous-culture reste néanmoins compatible avec elle.

Au cours des dernières décennies, les sociologues se sont intéressés à des sous-cultures ne découlant pas de la division du travail : sous-cultures liées aux pratiques sexuelles (culture homosexuelle), à l’âge (culture adolescente), à la religion (culture des musulmans), etc. Pour éviter une hiérarchisation des cultures, le terme de « culture » est aujourd’hui bien souvent est bien préféré à celui de « sous-culture » quelle que soit la taille du groupe considéré et sa place dans un groupe plus vaste (Montoussé et Renouard, 2006, p. 78)

**3. La contre-culture :**

Désigne les pratiques culturelles d’un groupe social qui s’opposent à la culture globale et qui cherchent à promouvoir l’instauration de nouvelles normes et valeurs. Par exemple, à partir des années d’après-guerre aux Etats-Unis, une partie de la communauté noire refuse progressivement le modèle américain d’intégration. Certains adoptent le programme séparatiste des « musulmans noirs » (volonté de rupture avec la religion protestante : Casius Clay devient Mohamed Ali) ou prônent l’action violente (mouvement des black panthers dans les années 1960) (Beitone et all., p.208).

**4. L’identité :**

Le concept d’identité désigne à la fois ce qui est propre à un individu ou à un groupe et ce que le singularise.

Deux grandes conceptions de l’identité traversent la tradition sociologique. Selon une première conception, inspirée de Durkheim, l’identité résulte d’une transmission méthodique, reçues principalement au cours de l’enfance. Cette inculcation assure l’appartenance de l’individu à des groupes sociaux, dont elle garantit la stabilité temporelle. Une seconde conception, plutôt inspirée de Weber, s’intéresse moins à la reproduction de l’identité qu’à son émergence au sein des formes sociales spécifiques, par exemple professionnel (Sainsaulieu). Dans ce cadre, l’identité peut être comprise comme le produit de parcours ou d’attitudes singulières plutôt que comme le résultat des inculcations passives.

Bien entendu, les deux approches décrivent des phénomènes pouvant intervenir conjointement (Boudon et al., p. 117). Ainsi, E. Goffman distingue entre « identité sociale » et « identité réelle ». L’ « identité sociale » est l’ensemble des caractéristiques attendues d’une personne ayant un certain statut social. L’ « identité réelle » est l’ensemble des attributs effectivement possédés par cette personne. L’« identité réelle » peut diverger de l’« identité sociale » (Montoussé et Renouard, p. 85).

**5. La culture algérienne :**

Partant de ce qui précède, la culture algérienne peut être définit comme étant ce tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances religieuses, l’art, la morale, les coutumes et toutes les autres capacités et habitudes que l’homme acquiert en tant que membre de la société algérienne à l’intérieur de laquelle des sous-cultures coexistent.

**5. 1. La culture algérienne selon Lahouri Addi :**

Dans son ouvrage intitulé « Les mutations de la société algérienne, famille et lien social dans l’Algérie contemporaine », Lahouari Addi souligne que la société arabe est analysée en France, voire en Europe, à travers des textes écrits par des penseurs musulmans d’il y a dix ou cinq siècles. Les *obsédés textuels* (selon son appellation), alimentant l’orientalisme grand public, présupposent que les sociétés se déchiffrent à travers des textes d’auteurs dont ils postulent qu’ils continuent d’influencer l’homme de la rue au Maroc et en Égypte. Mais tout comme il n’est pas possible d’analyser la société européenne à travers l’œuvre de Saint Thomas d’Aquin, il n’est pas possible non plus d’étudier la société algérienne à travers celle d’Ibn Taymiyya. Lahouari Addi tente d’analyser la société algérienne de l’intérieur, en partant de la famille, de son évolution, de la diversité de ses formes, de ses contradictions, et surtout de ses membres, dans laquelle s’incarnes la *culture patriarcale* qui se définit comme un ensemble de mœurs exprimé par les comportements, les attitudes et les aspirations des acteurs qui s’y reconnaissent et s’y identifient.

Malgré les mutations sociologiques de l’après-indépendance, la culture patriarcale est encore là, plus symbolique que jamais dans ses références aux lignages, à l’honneur (nif) à la pudeur (horma) et dans sa valorisation de l’espace domestique perçu comme modèle idéal de la socialité. Mais, en même temps, cette culture patriarcale, instrumentalisée, n’est plus la même et n’est plus une fin pour soi. Le changement le plus spectaculaire est intronisation de la mère au détriment du père dans la gestion quotidienne et dans la prise de décisions importantes : mariages, divorces, pèlerinage à la Mecque, achat de mobilier, etc., autant d’actions où la décision appartient désormais à la mère. La culture patriarcale perdure mais les rôles ont changé : Le pouvoir du père a décliné ; celui de la mère s’est affirmé grâce aux nouveaux statuts des enfants adultes, valorisé par leur revenu et par leurs capacités à utiliser les réseaux indispensables à l’acquisition de biens et services distribués par l’Etat ou acquis par le marché.

La culture patriarcale persiste sous différentes formes mais elle est en même temps constitutive de normes qui s’adaptent et qui se modifient dans les interactions conflictuelles de la vie quotidienne.

Ce qui distingue le plus la culture patriarcale est la conception généalogique de l’individu, conception ayant comme foyer l’ordre familial : pour ce dernier, l’individu appartient au groupe, dont la stratégie est de se reproduire dans le respect formel de la tradition. La personne est « fils de », ce qui signifie qu’il est un élément du vecteur généalogique indécomposable auquel il est rattaché et il a la charge de continuer. Le capital génétique reçu du père doit être transmis au fils car le corps est considéré comme un don de Dieu, et ce don est à mettre au service de la lignée généalogique dont le souvenir ne doit pas s’éteindre. D’où le contrôle sur les rapports sexuels puisque le sexe n’appartient pas en propre à la personne, il appartient à la lignée, aux ancêtres qui impose que son usage soit réservé à la perpétuation de leur souvenir.

 Dans cette perspective, la stérilité est perçue comme un malheur suprême car la personne stérile empêche la lignée de se reproduire et d’essaimer. Dans la mesure où la femme est en général est considérée comme le support biologique de la lignée, elle est frappée d’invalidité sociale si elle est stérile, puisqu’elle ne remplit pas la fonction pour laquelle elle avait été demandé en mariage. La stérilité de l’homme est autant redoutée, mais elle ne prend pas la dimension dramatique que revêt celle de la femme. La hantise de la femme est de ne pas avoir d’enfants, mâles notamment. En donnant des hommes au groupe généalogique où elle a le statut d’épouse, elle remplit le contrat tacite et est respectée non pas comme épouse de tel mais plutôt comme mère de tel et tel.

Centré sur la parenté patrilinéaire, le lien social mobilise le sacré pour perpétuer sa justification et pour résister aux changements.

L’islam est sollicité non pas en tant que religion, mais en tant qu’instrument politique pour exercer une pression et un contrôle social sur les comportements des uns et des autres (Addi, 1999, pp.11-16).

**5. 2. La culture algérienne selon Djenaoui Abdelaziz :**

Dans une étude intitulé « Le conflit social par la langue » et réalisée par Djenaoui Abdelaziz entre la wilaya d’Alger et la wilaya de Tiaret, ce chercheur a conclu qu’au sein de la population étudiée, deux cultures coexistent. Il s’agit bien de la culture arabophone et la culture francophone chez lesquelles la langue ne constitue pas un moyen de communication, mais plutôt, un moyen qui expriment l’existence sociale des individus qui y font partie et à travers laquelle ils tentent de préserver leurs intérêts et statuts sociaux à travers la tentative de les reproduire via les institutions éducatives et universitaires, ce qui a créé un conflit social symbolique ( 2003 جناوي عبد العزيز،).

**5. 3. Les courants culturels en Algérie selon Salima Filali:**

Dans sa thèse de doctorat en Sociologie culturelle, Salima Filali soutient dans son étude intitulée « La structure de l’identité algérienne sous la mondialisation » l’idée selon laquelle deux courants culturels existent en Algérie. Il s’agit bien de celui des conservateurs qui refusent tous changements et qui voit des autres cultures une formes de colonisation susceptible d’aliéner les citoyens et d’affaiblir l’esprit d’appartenance à la société et le nationalisme. De l’autre coté, les réformistes qui soutiennent l’idée du changement. Cette tendance d’enculturation est expliquée selon la même chercheuse par le facteur historique, dans la mesure où l’Algérie à travers son histoire était en contact permanant avec d’autres cultures (فيلالي سليمة، 2014).

**Liste des références bibliographiques :**

**Les livres :**

**-** Addi, L. (1999). *Les mutations de la société algérienne, Famille et lien social dans l’Algérie contemporaine*, Paris : La découverte.

**-**Beitone, A. Dollo, C. Gervasoni, J. Emmanuel, L. Rodriguez, C. (2002). *Sciences sociales* (3ème éd.). Paris : éditions Dalloz

**-** Montoussé, M. et Renouard, G. (2006).*100 fiches pour comprendre la sociologie* (3° éd.), Bréal : Bréal Éditions.

**Les dictionnaires :**

- Boudon, R. (dir.) et al. (2005). *Dictionnaire de sociologie*, Paris : Larousse.

**Les thèses :**

- جناوي. ع. ا. (2003). *الصراع الاجتماعي باللغة، دراسة ميدانية للمنظومة التعليمية بالثانوية والجامعة الجزائر-تيارت* (مذكرة ماجستير، جامعة الجزائر، الجزائر). متاحة عبر <http://biblio.univ-alger.dz/jspui/bitstream/1635/6454/1/DJENNAOUI_%20ABDELAZIZ.pdf>

- فيلالي. س. (2014). *بنية الهوية الجزائرية في ظل العولمة، دراسة على عينة من الطلبة الجامعيين بجامعة باتنة* ( أطروحة دكتوراه علوم، جامعة محمد خيضر، بسكرة). متاحة عبر http://thesis.univ-biskra.dz/979/1/Socio\_d8\_2014.pdf